

. 1 .

SI JE N'AVAIS pas craint de me faire expulser dès l'arrivée, je me serais bien vu hurler dans le hall de l'aéroport d'Ho Chi Minh City, l'ancienne Saïgon : « *Gooooooooood Mornniing Viêtnammmmm* ». Je l'ai pensé très fort et, en attendant devant la guérite de l'immigration que l'officier me rende mon passeport dûment tamponné, j'ai fredonné les quelques notes du vieux tube de James Brown en roulant le bassin histoire de me dérouiller un peu : *I Feel Good!*

Honnêtement, je fanfaronne. Je n'ai pas crié, tout simplement parce que je n'en avais pas la force ; épuisé moins par le voyage – un vol de nuit d'une douzaine d'heures certes, mais direct – que par les mois qui le précédèrent : la lutte quotidienne pour la survie ; l'insupportable sentiment de solitude face au tourbillon qui vous aspire irrémédiablement dans un océan déchaîné face auquel il arrive un moment où il ne sert plus à rien de ramer. Il est trop tard, tout s'est mis en place depuis bien trop longtemps pour qu'il

Marc Mangin

soit possible d'inverser le cours d'une histoire dont on jurerait voir poindre la fin.

Johnny Barette aussi, dans *Shock Corridor*, se croyait plus fort que le système avant de s'abandonner à la folie. Ce film en noir et blanc de Samuel Fuller restera pour moi à jamais un chef-d'œuvre. Je l'ai découvert à mon arrivée à Amiens, à la fin des années soixante-dix, à l'époque où Joe Strummer chantait *I fought the law but the law won...* Il n'y a rien à ajouter. *Aaaaaaie feel good!*

Partir. Partir! Jamais partir n'aura autant signifié éteindre la lumière, couper l'image et le son, s'extraire du carcan de la propagande médiatisée, reprise sans discernement ni recul à tous les comptoirs des réseaux sociaux, où le premier blaireau venu donne son avis autorisé par lui-même pour convaincre que même des scientifiques, après dix ans d'études supérieures et souvent le double d'années de recherches dans leur domaine, ne savent pas de quoi ils parlent !

Reprendre contact avec la réalité des hommes et du monde, sans le filtre de la mise en scène ni celui de Photoshop ; retrouver un sens à la vie, suivre sa route, sa voie. Réapprendre le silence, se laisser prendre par lui, se passer des mots. Oublier toutes ces questions auxquelles je ne peux répondre que par un : « Je ne sais pas » et qui finissent par me convaincre que... je ne sais rien. Ouais, *Gooooooooood Mornning Viêt-nammmmm* et je lève mon doigt à la face du monde. *Whaaouuuuuuoh Aie Feel Good!*

Chroniques indochinoises

6 h 30, le matin, sauter dans un bus pour downtown, poser son sac au Trois Cafards recommandé par Liên – ce n'est pas l'heure du Check In – et trouver un café. Pas difficile, le Viêt-nam en est le deuxième producteur mondial et le deuxième exportateur, derrière le Brésil. Puis filer chez Pham Thê sur Lê Công Kiêu, un réparateur d'appareils photo déniché sur Internet. Le propriétaire qui a fait la réputation du lieu a pris sa retraite, depuis trois ans, mais je n'ai rien à perdre en confiant mon boîtier à son successeur.

J'ai bêtement endommagé un de mes FM2 en tentant de changer un film, en équilibre sur le toit de la cathédrale de Béziers. Résultat : mon auriculaire a traversé le rideau, un ensemble de fines lamelles de titane aussi fragiles que du papier à cigarettes.

Après m'avoir fait croire qu'il pouvait me le réparer pour cent vingt euros, l'atelier Nikon, boulevard Beaumarchais, à Paris, s'est repris et m'a renvoyé vers deux sous-traitants agréés. J'en connaissais un, dans le VII^e arrondissement, en qui je n'ai aucune confiance pour lui avoir acheté une optique, je suis donc parti chez le second, à deux pas de la place du Colonel-Fabien.

Avant même de dire bonjour, il m'avait fallu étaler quatre-vingts euros sur le comptoir, le devis n'était pas gratuit, mais déductible de la facture... si j'effectuais la réparation. Huit jours plus tard – ça demande un certain temps de trouver le prix d'un rideau et d'évaluer le temps pour le changer – le gars, n'avait toujours pas appris à dire bonjour et m'a

Marc Mangin

tendu le devis sans un mot : pas loin de quatre cents euros si j'ai bonne mémoire ; en tout cas, la réparation revenait au prix d'un boîtier neuf.

Là, un mauvais esprit – mais chacun sait que je n'en ai pas – aurait flairé l'arnaque. Je suis reparti avec mon appareil cassé sous le bras, convaincu que personne ne l'avait ouvert.

Je suis arrivé chez Pham Thê avant le patron, vers 9 h 30. L'atelier est rudimentaire, une échoppe sobre qu'occupent un homme et une femme sans affectation particulière. En voyant les dégâts dans le ventre de mon boîtier, le patron a fait la grimace ; mauvais signe.

— Les deux rideaux sont foutus et ça ne se répare pas. Il faut les changer.

Deux ! Ça veut dire que ça va me coûter le double ! Mes paupières sont lourdes, il doit le voir.

— On fait comment, docteur ? On opère ou on l'envoie directement à la morgue ?

— Je vais le démonter pour voir, repassez vers 13 h et je vous dirais ce que je peux faire et si je peux trouver les pièces de rechange.

Lui non plus n'a pas l'air de trop savoir ! À 13 h, je suis de retour. L'appareil est en pièces détachées sur son bureau. Les mauvais signes s'accumulent. Démonter, c'est facile... Je le fais très bien. Remonter est une autre affaire.

— Alors docteur, c'est grave ?

— Je vous l'avais bien dit. C'est foutu. Il faut changer les deux rideaux.

Chroniques indochinoises

— D'accord. L'affaire va se chiffrer à combien ?

— Un rideau, c'est 400 000 dôngs; deux font donc 800 000. Il faudra rajouter 200 000 pour la main d'œuvre. On est à un million.

— Un million! Wouah!

— Ça peut être prêt dans l'après-midi.

— Bon, ben, je crains de ne pas avoir trop le choix.

— Je peux le remonter dans l'état où vous l'avez apporté, ça ne vous coûtera rien.

— Non, non. On va tenter le coup. Je repasserai entre 16 h et 17 h.

À 16 h 20, j'étais de retour.

— Alors docteur ?

Mon boîtier est là, remonté.

— Vous pouvez vérifier...

J'ai appuyé sur le déclencheur et entendu l'inimitable clic-clac que les numériques envient à l'argentine, sans parvenir à l'imiter. J'ai essayé sur plusieurs vitesses, rien ne s'est enrayé. J'ai ouvert le dos : un couple de rideaux tout neuf s'enlaçait à chaque déclenchement dans une harmonie parfaite. J'ai porté le viseur à mon œil, vérifié la cellule et la bague de diaphragme. RAS. J'ai remis le bouchon et refilé l'équivalent de 37,50 € en monnaie locale (soit deux billets de 500 000 dôngs) au mécanicien : trente euros pour les pièces, sept euros cinquante pour la main d'œuvre et suis reparti guilleret avec un boîtier à l'état neuf.
Aaarrrrrrhhhhhh I Feel Good!

. 2 .

DANS le dortoir du Trois Cafards, le climatiseur climatise mollement. Il y fait une chaleur à crever et pourtant, le souffle d'air finit par essuyer ma transpiration. Je ne comprends d'ailleurs pas comment j'arrive à perdre autant d'eau, moi qui n'en bois presque jamais! On a beau être au quatrième étage, on se croirait à fond de cale. La porte coulisse sur un rail d'aluminium dans un boucan d'enfer et lorsqu'un Israélien, rentré totalement défoncé à 1 h du matin, se lève toutes les cinq minutes pour sortir pisser, la maisonnée sursaute; j'imagine la réaction de ma mère: «Ooh cette porte, bonté divine!» Les draps ne sont pas inclus dans le tarif. La lumière est commandée par le taulier; il allume et éteint quand bon lui semble. Il y a dans ce lieu des relents de dirigisme qui ne me plaisent pas. J'aurais dû me fier à mon instinct et ne pas écouter Liên, mais la pauvre petite n'y est pour rien.

Il faut trouver la fraîcheur à l'intérieur de soi, comme Grasshopper l'enseignait dans l'un des premiers épisodes de la série *Kung-fu* qui révéla David

Chroniques indochinoises

Carradine au début des années soixante-dix. Moi, plus je me concentre, plus je transpire. En s'activant, mes neurones produisent autant d'énergie que des électrons ; un vrai micro-ondes ; que dis-je, une véritable centrale nucléaire. Je ne dois pas maîtriser la bonne technique, il va me falloir reprendre l'entraînement.

Une irrésistible envie de bulles fraîches me pousse dans les rues du quartier... De l'eau, tiens pour une fois : *Nu'ehh*, pas facile à prononcer, de préférence pétillante. Il faut bloquer sa respiration, juste après le *Nu*, jusque-là rien de bien compliqué ; ensuite, faire glisser un *ehh* depuis le nez jusque dans la gorge... On me propose toutes sortes de sodas, d'eaux sucrées... de l'eau, jamais ! Finalement, il est plus simple de demander une bière : *mohob bia* et même deux *hi bia* ; mais j'aurais au moins essayé. Puis je rentre par le chemin des écoliers, m'arrête chez le coiffeur, on ne sait jamais, ça peut aider... Un rafraîchissement à 50 000 dôngs, s'il vous plaît. Convertis en euros (un peu moins de deux euros), c'est raisonnable. Rapporté au niveau de vie locale, le coup de tondeuse représente l'équivalent de quatre-cinq bières ou d'un bon repas, au choix ; ce n'est donc pas donné.

Dans cette partie du monde, on pratique une logique économique à l'inverse de celles des Occidentaux. Sous l'influence des Chinois, les Asiatiques préfèrent dégager une petite marge sur un gros chiffre plutôt que réaliser une grosse marge sur un petit chiffre. Maintenir des prix abordables pour

Marc Mangin

l'immense majorité, d'une part encourage la circulation de l'argent sans nuire à l'épargne et, d'autre part, favorise naturellement une répartition plus équitable du gâteau.

L'Asie a su conserver les petits boulots et se garde bien de les dévaloriser ; le secteur est probablement le premier employeur de la région. Une ribambelle de cireurs de chaussures, de cartonneux, de vendeurs ou de réparateurs de tout et de rien s'activent du matin au soir ; les scooters sont en permanence sous la surveillance d'un gardien. Les vendeurs à la criée quadrillent la ville à vélo ou sur un engin à moteur ; ils ne s'égosillent plus et se contentent de pédaler : un haut-parleur répète inlassablement leur harangue d'une voix robotisée... Dans les bus, les chauffeurs conduisent, les receveurs s'occupent du reste ; ça ne durera pas : sur certaines lignes, en ville, les distributeurs de tickets font leur apparition. Au plus bas de l'échelle, restent les vendeurs de billets de loterie dont on ne sait s'ils sont vrais ou contrefaits, mais qui nourrissent toujours l'espoir de décrocher un « gros lot ». Rien ne semble à l'abandon, sans surveillance.

Un jus d'orange pressée, sur le trottoir, coûte 10 000 dôngs ; dans un bar, les prix varient de 40 000 à 60 000, il faut amortir la climatisation... Bien sûr, à 10 000, je ne me prive pas d'en boire deux ou trois dans la journée, peut-être même quatre ou cinq, et ainsi répartir mon budget jus d'orange entre plusieurs vendeurs. Tout ne part pas dans la même poche.

Chroniques indochinoises

Même dans des pays aussi développés que la Corée, l'Asie a conservé une fiscalité qui permet aux petits entrepreneurs de la rue de cohabiter avec les multinationales... tant qu'ils conservent un caractère artisanal. Chacun s'y retrouve. Ce système exonère l'État de la prise en charge des exclus de la « mondialisation », le terme politiquement correct imposé par les inconditionnels de la croissance derrière lequel, écrivait le moine Yotchol dans un texte posthume que je viens de découvrir, « se cache le libéralisme le plus gourmand et le plus destructeur ». Vous l'aurez compris, le saint homme dont l'œuvre complète m'accompagne dans ce voyage, se sentait plus proche d'un Straussky que d'un Trotskahn.

En Extrême-Orient, l'offre est multiple et le modèle dominant ne s'impose pas à tous. Il y règne finalement une grande liberté d'entreprendre – y compris dans l'Asie dite « communiste ». C'est ainsi que, en 2015, à peine 10 % de la population vietnamienne vivaient encore sous le seuil de pauvreté – ils étaient 60 % avant l'introduction des réformes (*Doi Moi*) en 1986^[1], alors que la France compte désormais 15 % de « sans-dents »^[2], pour reprendre l'expression qui fait pouffer de rire la noblesse. Globalement, il y a aujourd'hui autant de pauvres dans les deux pays (neuf millions) ; si leur nombre a été divisé par trois sur la période au Viêt-nam

[1] Chiffres de la Banque asiatique de développement.

[2] Chiffre de l'Insee.

Marc Mangin

(-73 % en 30 ans), il a été multiplié par cinq, si ce n'est six, en France sur la même période^[1]. Leur nombre a crû d'un million au cours de la dernière décennie (+12,5 %)^[2]. Où se situe le progrès ?

Hô Chi Minh-Ville cache son charme, me dit Paul, le compagnon de Liên, entre deux gorgées de bière. Il faut le chercher dans les hommes, leur placidité. En six mois, ce gamin de 23 ans, travailleur « connecté », n'a pas entendu un coup de gueule. Il en oublierait presque le chaos de la rue. Car Saïgon étouffe, comme toutes les mégapoles asiatiques, sous une pollution autant sonore qu'atmosphérique ; les deux roues colonisent les avenues du matin au soir, ils donnent le *tempo*. On parle de neuf millions de scooters pour dix millions d'habitants. Aux heures de pointe, ils n'hésitent pas à prendre possession des trottoirs et pas simplement pour remonter un sens interdit. La signalisation est purement décorative, il faut en permanence regarder des deux côtés avant de traverser. Les feux tricolores ne donnent qu'une indication approximative de la priorité : tant que les véhicules arrivant sur la voie transversale n'ont pas démarré... c'est vert ! Ce joyeux bordel cache une conception très autoritaire des rapports sociaux où le plus fort contraint le plus faible à lui céder le passage. Je prends un plaisir risqué à ne pas dévier de ma

[1] *Libération*, 27 janvier 1998.

[2] *Notes de l'observatoire des inégalités* No 4, novembre 2017.



Chroniques indochinoises

route, à les contraindre à me céder le passage, mais ils ne me regardent même pas; le piéton n'est pas seulement insignifiant, il n'existe pas. Le rapport au véhicule n'a jamais autant été le reflet de l'âme. Je suis prévenu: chacun pour sa gueule.

Tout le monde se signale au carrefour par de violents coups de Klaxon sur lesquels vient se greffer tout ce que la ville compte de véhicules de secours. Les piétons slaloment au milieu de tout ce capharnaüm, règlent eux-mêmes la circulation, faisant signe à l'un de passer, à l'autre de lui céder le passage. Les deux roues ajustent leur vitesse sur leur pas. Le principe consiste à ne pas s'arrêter, garder l'impression de ne pas perdre de temps. Tout se passe dans les regards qui feignent de ne pas se croiser pour mieux imposer sa priorité; une faute d'inattention et ce serait l'accrochage, alors le *biker* se signale d'un *Aïe Ya* (qui doit signifier «dégage» en langage courtois) immédiatement absorbé par le vacarme alentour. Généralement, tout se termine très bien, il n'y a pas de traces de sang visibles sur le bitume. Et c'est tant mieux, car il n'y a pas non plus de flics aux carrefours; la police, très discrète et, soit dit en passant, non armée, a mieux à faire et laisse se démerder ceux qui s'y mettent. Cela s'appelle «responsabiliser les masses». Aïe Ya!

